

Cyrille François (Université de Lausanne)

« C'est une étiquette qui ne me dérange pas, elle suggère une réalité »

Entretien avec Jean-Pierre Rochat¹

Auteur d'une vingtaine de livres depuis 1982, Jean-Pierre Rochat a mené une carrière d'écrivain en parallèle de son activité de paysan jusqu'à sa retraite, en 2019. Il se consacre depuis entièrement à la littérature, tout en conservant un lien fort avec la terre et les animaux.

*Né en 1953 d'un père horloger, Jean-Pierre Rochat n'a pas grandi dans un milieu paysan, mais il s'est intéressé très tôt au travail de la terre. Il raconte dans *Roman de gares*² ses premières expériences agricoles chez son grand-père, puis les années de formation au métier de paysan pendant l'adolescence. C'est en tant que berger qu'il entre pleinement dans le monde professionnel³, avant de devenir fermier et éleveur de chevaux. Il développe alors une exploitation à taille humaine où le travail est réalisé, autant que possible, sans machines, utilisant des chevaux plutôt qu'un tracteur jusque dans les années 1980.*

*L'œuvre de Jean-Pierre Rochat est principalement constituée de romans et de nouvelles. Il s'est aussi intéressé à la poésie⁴ et au théâtre⁵. Il est le lauréat de plusieurs prix en Suisse romande, dont le Prix Michel-Dentan⁶ 2013 pour *L'Écrivain suisse allemand*, et le Prix du Roman des Romands⁷ 2018-2019 pour *Petite brume*.*

Le dossier thématique de ce numéro de la revue *apropos* porte sur les « écrivains paysans ». Vous étiez vous-même souvent présenté dans vos livres comme « écrivain et paysan ». Que pensez-vous de ces dénominations et laquelle vous correspond le mieux ?

Jusqu'à ma retraite, en 2019, c'était « paysan écrivain » : c'est le paysan qui nourrissait l'écrivain. En Suisse, les écrivains qui gagnent leur vie, il y en a quelques-uns, surtout dans le roman policier, mais autrement, il n'y en a pas beaucoup.

C'est une étiquette qui ne me dérange pas, elle suggère une réalité.

Mais on n'utilise pas cette étiquette pour ceux qui sont écrivains et...

... et enseignants. Oui, parce qu'écrivain et paysan, c'est très antagoniste. En France, ça existe beaucoup plus. Les paysans sont beaucoup plus intellos en France qu'en Suisse. C'est difficile à expliquer, c'est peut-être plus local : en Suisse, ils sont membres d'une chorale, par exemple. Mais les paysans français, ils lisent, tandis que les paysans suisses, c'est plutôt des gens qui lisent après leur vie de paysan. C'est aussi une activité qui ne laisse pas beaucoup de temps à la lecture.

Et encore moins à l'écriture ! Racontez-nous votre pratique d'écrivain.

L'écriture, c'était vraiment une discipline pour moi. Le soir, on est fichu. Alors je me levais entre 3 et 4 heures, je lisais, j'écrivais, et après j'allais traire. Idéalement. Il y a des jours où ça ne marchait pas. En revanche, il y a des jours où il pleut et on a plus de temps. L'écriture était liée à l'activité de paysan. Maintenant, je n'ai plus cette discipline.

¹ Entretien réalisé le 3 décembre 2022.

² *Roman de gares*, Éditions d'Autre part, 2020.

³ Expérience racontée dans *Berger sans étoiles*, Éditions d'En-Bas, 1984.

⁴ *Sur du Rouge vif*, Éditions d'Autre part, 1999.

⁵ *Mon totem c'est la cheminée de l'usine d'incinération*, Canevas, 1992.

⁶ « Une des plus importantes et prestigieuses récompenses littéraires en Suisse romande consacrant le travail d'un auteur suisse d'expression française » (<www.prixmicheldentan.ch>).

⁷ Prix littéraire qui « a pour objectif de promouvoir la littérature contemporaine de Suisse romande et de favoriser le lien entre les auteurs et leur public, et plus particulièrement le lectorat jeune » (<<https://romandesromands.ch/>>) ; il est décerné par les élèves.

C'était une discipline que vous vous étiez imposée pour quelle raison ?

C'était un plaisir, je n'avais pas de peine à me lever pour ça. J'ai toujours pensé qu'il fallait une certaine gêne pour écrire, pour être inspiré. C'était un moyen d'expression : si tout baigne on a moins besoin de l'exprimer.

Dans *Roman de gares*, vous écrivez : « Du paysan-écrivain, il ne reste plus que l'écrivain »⁸. Est-ce que vos pratiques d'écriture ont changé depuis la retraite du métier de paysan ?

Oui, c'est n'importe quand maintenant. Avant, c'était l'écriture dans l'urgence, mais en travaillant toute la journée, il y avait quand même une réflexion quotidienne. Tandis que maintenant, c'est beaucoup moins discipliné, et ce n'est pas plus productif. J'écris plus, mais pas mieux. Je travaille souvent entre 20h et 2h du matin, je ne sais pas pourquoi. Finalement pas si loin d'avant !

Est-ce que vous avez l'impression de faire plus de brouillons ? De faire sur papier tout le travail que vous faisiez auparavant dans la tête pendant la journée de travail ?

Les brouillons font partie de la réflexion, aujourd'hui je marche inlassablement, en forêt, sur les pâturages, les idées qui venaient dans le va et vient des machines agricoles se retrouvent dans la marche à pied.

Lorsque vous vous présentez, vous utilisez parfois le terme « autodidacte ». Qu'entendez-vous par là ?

C'est le fait d'apprendre sur le tas sans formation académique. Ce n'est pas une faculté, autodidacte, c'est une volonté, de la persévérance, une formation permanente, une évolution, non sans modèles, non sans maîtres, des artisans du verbe ou de la matière.

J'ai quitté l'école à 14 ans et demi. Après je suis allé chez les paysans et j'ai fini ma scolarité dans une école de montagne avec neuf niveaux dans la même classe. C'est surtout là que j'ai appris le métier de paysan. Pour le métier d'écrivain, il n'y avait pas de formation à l'époque. Dans la formation scolaire, c'était toujours le grand écart. Paysan et écrivain, ça ne fonctionne pas : soit on suit la branche agricole, les études d'ingénieur agronome, soit on fait la littérature. J'ai découvert l'écriture avec une enseignante qui nous faisait recopier des textes pour nous punir. J'ai vu que ça allait plus vite si j'inventais. Pour moi l'écriture ça devrait être un plaisir. C'est la principale motivation. Quand j'ai dit que je voulais faire écrivain, on m'a dit qu'il fallait prendre le latin et le grec.

Est-ce que vous auriez moins eu l'impression d'être autodidacte si vous aviez continué vos études et fait du latin et du grec ?

Oui. Mais j'ai toujours beaucoup lu, je suis un grand lecteur. C'est ça la formation de l'écrivain.

La lecture, c'est votre « école buissonnière de la littérature », comme vous l'écrivez dans *Lapis-Lazuli*⁹ ?

Oui. Mes premiers auteurs, c'étaient des auteurs comme Jean Giono, Marie Mauron, Charles Ferdinand Ramuz, Monique Saint-Hélier, Marcel Aymé. Il y avait quand même un rapport avec la terre ! Il y a des écrivains comme Anne Serre, par exemple son *Voyage avec Vila-Matas*, qui fonctionnent comme des déclencheurs. Il y a des livres qui me donnent envie d'écrire. Il y a d'autres écrivains, comme Ramuz, que j'ai du plaisir à relire, mais qui me donnent moins cette envie d'écrire. Il n'y en a pas beaucoup qui me stimulent vraiment. Marcel Aymé plus que Ramuz. Il a beaucoup d'humour et un second degré. Giono, c'était plutôt dans ma jeunesse. C'est un peu trop lyrique.

Comment est-ce que vous choisissez les livres que vous lisez ?

Ça dépend. Je reçois le *Magazine littéraire* et de temps en temps je découvre un livre précis, mais en principe j'aime bien découvrir moi-même. Je suis toujours impressionné par les pavés, que je n'arriverai jamais à faire, cette manière de créer un monde dans lequel on se maintient.

Est-ce parce que vous manquez de temps ?

⁸ *Roman de gares*, Éditions d'Autre part, 2020, p. 44.

⁹ *Lapis-Lazuli*, Éditions d'Autre part, Genève, 2015, p. 115.

Je suis impatient, j'ai envie d'arriver à la fin. Pourtant, il y a parfois des histoires qui s'y prêteraient, comme *Lapis-Lazuli*.

Est-ce que la retraite vous donne envie de vous essayer à de nouveaux formats ou de nouvelles formes, comme le théâtre que vous aviez abordé il y a quelques années avec *Mon totem c'est la cheminée de l'usine d'incinération* ?

Non, j'aime bien la nouvelle et le roman. Je n'ai publié qu'un seul livre de poésie et j'aurais de quoi faire un autre recueil avec des textes écrits depuis la retraite, mais la poésie, il y a beaucoup plus de gens qui en écrivent que de gens qui en lisent. J'ai toujours eu de l'intérêt pour des genres différents. La BD, par exemple, m'a aussi influencé dans mon travail d'écrivain : ma façon d'écrire est assez proche de la BD parfois.

Entre la nouvelle et le roman, comment est-ce que vous choisissez le genre ? Est-ce le sujet qui détermine la forme ou est-ce que ça vient pendant l'écriture ?

Souvent, je démarre pour écrire un grand roman et ça finit en nouvelle ! Tout à coup, l'histoire est finie. La Chambre d'échos, mon éditeur parisien, me demande assez régulièrement des nouvelles. Je reprends alors souvent des bouts de romans inachevés pour écrire les nouvelles.

Les nouvelles n'ont pas toujours la même tonalité que les romans. Dans *Hécatombe*, il y a par exemple une nouvelle fantastique. Est-ce que vous pensez avoir plus de liberté dans la nouvelle ?

Oui. Parfois l'idée de départ est différente, parfois ça vient en écrivant, ça part avec une phrase, les images viennent. Lors d'une résidence à Bienne, à l'« Institut Benjamenta » créé dans une sculpture à l'honneur de Robert Walser¹⁰, j'ai fait des lectures publiques quotidiennes. L'idée était d'écrire une histoire chaque jour pour la lire le lendemain¹¹. Ça m'a fait évoluer un peu dans ma façon d'écrire. J'entends mieux les phrases quand j'écris.

Avant cette expérience, l'oralité jouait déjà un rôle important dans votre écriture. Comment décririez-vous le style de vos romans, cette « patte » dont vous avez parlé dans d'autres entretiens ?

J'ai publié *Berger sans étoiles* en 1984. J'ai démarré avec un succès. Il a été traduit en allemand, dans deux romanches différents. C'était un peu la bible des bergers à un moment. Il a aussi été publié comme feuilleton dans plusieurs journaux. Le sujet a plu, mais il y avait aussi un langage nouveau, qui était plus..., comment dire, qui était un style ouvert. Ça a été très bien reçu, les gens y voyaient une fraîcheur. Ça a suscité pas mal de vocations.

Après *Berger sans étoiles*, c'était mon style, j'ai continué. Ce n'est pas un style définitif, dans un passage, je passe souvent du langage parlé à un langage plus soutenu. J'aime bien ces ruptures pour surprendre le lecteur. J'interpelle de plus en plus le lecteur.

Est-ce que ce style vous est venu naturellement ou est-ce qu'il est très travaillé ?

C'est venu assez naturellement. Après, j'aime aussi réécrire. Par exemple, *L'écrivain suisse allemand*, je l'ai écrit plusieurs fois, il y a six versions différentes, mais je ne reprends jamais celle d'avant. C'est une variation sur un thème connu. C'est ce qui permet d'enrichir le langage. La première version, c'est très linéaire, c'est l'intrigue, ensuite c'est le plaisir de la réécriture. Je relis énormément. C'est presque illisible tellement c'est travaillé.

J'écris seulement à la main. C'est une condition pour moi. J'ai du plaisir à faire comme ça. J'ai besoin du crayon, de la plume, du cahier. Il y a un rapport artisanal à l'écriture, c'est comme de traire les chèvres à la main. J'aime bien l'objet livre aussi en tant que lecteur. J'ai besoin du livre. J'annote toujours.

Est-ce que vous avez parfois envie de réécrire vos livres quand vous les relisez après publication ?

¹⁰ La « Robert Walser-Sculpture » créée par Thomas Hirschhorn en 2019 était un monument intégrant différents espaces de rencontre et d'exposition, dont l'« Institut Benjamenta » (titre français du roman de Robert Walser *Jakob von Gunten*).

¹¹ Ce projet a donné lieu au recueil bilingue *Chaque jour une histoire* (Bienne, Verlag die Brotsuppe, 2021).

Quand c'est publié, je n'y touche plus. C'est quand il y a des lectures publiques que je relis les textes, mais je ne les corrige pas. En 2006, La Chambre d'échos m'a proposé de rééditer *Berger sans étoiles*, qui avait paru en 1984 aux Éditions d'en bas, et m'a demandé si je voulais le reprendre. J'ai commencé à le corriger, mais c'était impossible, ça n'allait pas. Alors j'ai arrêté.

Vos textes contiennent des événements proches de ceux que vous avez vécus et ils mettent souvent en scène un paysan qui écrit des livres, une espèce de *doppelgänger*, qui n'est pas vraiment vous. Malgré les ressemblances, on dirait que le protagoniste de *Berger sans étoiles* n'est pas le même que celui de *Petite Brume* ou de *Roman de gares*. Comment les personnages de vos livres ont-ils évolué ?

Il y a un fonds commun entre les personnages de mes livres, oui, mais il y a quand même une évolution. Je suis content que vous le disiez. Il y a des gens qui me disent « *Berger sans étoiles* c'est mon préféré ». Ça m'embête, ça voudrait dire qu'il n'y a pas d'évolution. *Petite Brume*, ce n'est pas vraiment moi. J'avais même à l'esprit le gaillard à qui c'est arrivé. C'était une époque, les années 80-90, où il y avait beaucoup de mises. Ça se fait moins maintenant, ça se vend séparément, sur Internet. Il n'y a plus cette journée où tout se vend.

Berger sans étoiles, ce n'était pas un roman, c'était un récit qui décrit très fidèlement mes premières expériences de berger. Je prends plus de liberté dans les romans, ce n'est pas toujours moi.

Votre profession de paysan a-t-elle selon vous affecté la manière dont on vous lit ou dont vous écrivez ? Est-ce que vous sentez parfois que vous n'êtes pas complètement libre dans votre écriture ?

Ça va encore. C'était déjà une liberté d'être écrivain et paysan. Ce n'était pas du tout normal. C'est un des plus grands plaisirs, d'être libre du choix de ses contraintes. Il y a eu ces quelques cas où c'est un copain qui m'a demandé d'écrire un texte, mais je ne suis jamais passé chez de plus gros éditeurs. Après *Petite Brume*, de gros éditeurs m'ont fait des propositions, mais je me suis fait une fierté de rester, parce que mes éditeurs, actuellement, c'est des amis. Je regrette un peu, parfois, parce que financièrement, ça aurait fait vendre plus de livres. Avant de remettre le domaine à ma fille, je n'avais pas d'ambition économique, tandis que là, j'ai un peu de difficultés financières. L'écriture, ça paie quand on a des prix. J'ai eu le Prix du Roman des Romands, *L'écrivain suisse allemand* a eu le Prix Dentant, ça vaut la peine. Quand il n'y a que les droits d'auteurs, chez un petit éditeur, c'est difficile.

Depuis *Petite Brume*, les interviews mettent souvent l'accent sur la question du suicide des paysans. Si vos livres parlent en effet des difficultés que vivent les paysans, ils sont tout de même souvent très positifs et mettent en avant le plaisir de vivre, l'amour. Que pensez-vous de la réception de *Petite Brume* ?

Mes livres sont plutôt optimistes, il n'y a que *Petite Brume* qui est pessimiste. Et c'est celui qui a le mieux marché, c'est un peu triste. C'est les drames qui fonctionnent mieux.

Lors de la publication de *Petite Brume*, on a parfois l'impression que vous étiez invité à la télé ou à la radio moins en tant qu'écrivain qu'en tant que témoin, que porte-parole des paysans.

Exactement, chaque fois qu'ils avaient un problème avec les suicides des paysans, ils me téléphonaient. Mais c'est une bonne pub, parce que tout le monde regarde le téléjournal, alors que les émissions culturelles, c'est une minorité. J'ai eu de la chance qu'il y ait les deux sujets, paysans et écrivain.

Vous avez dit tout à l'heure que ce n'était pas « normal » d'être écrivain et paysan, mais il existe d'autres exemples également. Est-ce que vous lisez les livres d'autres écrivains-paysans ?

Oui, j'avais un ami, André Bucher¹², qui est décédé cette année [l'entretien a été réalisé en 2022]. Je suis allé plusieurs fois chez lui. Ça, c'est un écrivain paysan que j'appréciais beaucoup. Je connais aussi Noëmi Lerch, dont les livres sont publiés chez le même éditeur que les traductions de mes romans en allemand.

¹² André Bucher (1946-2022), écrivain des « grands espaces », « œuvrant de son mieux pour que l'écologie rentre en littérature », comme il se présentait lui-même (<<https://www.m-e-l.fr/,ec,286>>).

Il existe en France une association des écrivains et des artistes paysans (AEAP), dont les objectifs sont, entre autres, de « Sortir les paysans de leur isolement en s'affirmant par l'écriture, traduire une mémoire entre tradition et modernité et la faire partager, tels sont les buts et la genèse de l'association des écrivains et artistes paysans » (www.ecrivains-paysans.com/staff/a-e-a-p). Que pensez-vous de cette initiative ? Est-ce qu'elle serait possible et/ou souhaitable en Suisse ?

Peut-être en Suisse allemande, mais pas en Suisse romande. Il y a peut-être 2% des paysans qui lisent et presque 0% qui écrivent. Ce sont surtout les paysans retraités qui lisent. Les enfants de paysans s'intéressent aussi aux livres sur les paysans, il y a un truc un peu nostalgique.

Que pensez-vous du courant écopoétique ? Est-ce que ça vous réjouit de voir tous ces romans qui parlent de la nature, d'un retour à la terre, même s'il s'agit souvent de citadins qui vont vers la nature plus que de paysans qui écrivent ? Redoutez-vous l'approche parfois « touristique » de la nature ?

Oui, c'est très bien. De toute façon, le côté touristique, il est là. Autant qu'on aille en Valais qu'en Thaïlande. La diversité écologique a été appauvrie par les agriculteurs eux-mêmes, le courant écopoétique, même empreint d'une certaine naïveté, encourage une exploitation plus respectueuse de la nature.

Le monde agricole a beaucoup évolué depuis le début de votre carrière, notamment en raison de la mécanisation du travail. Qu'est-ce que cela a changé à vos yeux ?

Les paysans sont de plus en plus solitaires. Ils sont seuls sur leurs tracteurs. C'est moins familial parce qu'il y a moins de travaux communautaires. Avant, il y avait encore des travaux où on avait besoin de bras. Aujourd'hui c'est tellement mécanisé, que les paysans sont seuls sur leur machine. Et le ou la partenaire a encore un deuxième travail pour financer l'exploitation. Les machines sont tellement chères qu'elles sont difficiles à financer. En plaine, on peut se regrouper pour acheter des machines. À la montagne, c'est plus difficile. L'agriculture industrielle ne m'intéresse pas, c'est plutôt l'agriculture de moyenne montagne. Dans le Jura, c'était à 1000 mètres. L'agriculture que je mets en scène, c'est quand même une agriculture très artisanale, ce n'est pas cinquante hectares de monoculture. Je travaillais avec des chevaux et on faisait les marchés, il y a un contact direct, des échanges. Je vendais aussi mes livres au marché, ça élargissait la clientèle.

Il y a un retour aux petites exploitations familiales, la permaculture. Si on travaille avec des chevaux, on peut utiliser le fumier. On revient aussi à la vente directe et au marché. Mais il y a encore beaucoup de choses à faire pour que les paysans livrent directement leurs produits au marché. Il faut aussi que la clientèle commence à acheter plus intelligemment. Parce que quand on bouchoie une bête, il y a de bons morceaux, mais la plus grande partie, ce sont de bas morceaux. Alors les bouchers importent les filets et les bons morceaux d'Argentine et puis ils n'ont pas envie d'acheter une bête entière de peur de ne pas pouvoir commercialiser le deuxième choix. Il y a des consommateurs qui s'intéressent plus au bio et à la proximité, mais c'est la situation idéale. L'ouvrier qui travaille toute la semaine avec un salaire minimum, c'est normal que le samedi il aille au supermarché pour acheter le moins cher possible.

***Roman de gares* met en scène un paysan nouvellement retraité. Est-ce que, comme lui, le travail de paysan et le contact avec les animaux vous manquent ?**

Oui, *Roman de gares* c'était vraiment la transition vers une vie citadine. Maintenant restent le chien, deux chats et des poules, et je vais régulièrement chez ma fille. Au début ça a été difficile parce que ça s'est passé brutalement, mais après, c'est une deuxième vie, c'est aussi une découverte. La retraite, c'était en 2018. Ma fille et mon beau-fils, qui est ingénieur agronome, ont dit qu'ils étaient d'accord de reprendre la ferme à condition que je parte. C'était au mois d'août et c'était pour le mois de janvier. C'était un peu brutal, alors que j'avais pensé finir ma vie là-haut et continuer à travailler, comme ça se fait beaucoup. Mais d'une certaine manière ils avaient raison, parce qu'il y a eu beaucoup de domaines qui ont été remis où ça ne jouait pas du tout. Il y a une différence de vision de l'agriculture entre les générations.

Dans l'émission *Entre les lignes* (RTS, 12 juillet 2013), vous soulevez la question du régionalisme au sujet de *L'écrivain suisse allemand*. Est-ce que vous pensez être vu comme un écrivain régionaliste ?

Je ne rejette pas du tout le terme de régionaliste. Ramuz aussi peut être considéré comme écrivain régionaliste, mais avec une certaine universalité des personnages qui dépasse les régions. Ce que j'ai écrit, j'aurais très bien pu l'écrire dans le Jura français. Il n'y a pas d'identité patriotique. Il y a une certaine identité qui est provoquée par l'environnement.

Vous parlez souvent de Ramuz, dont vous dites dans *Petite brume* qu'il est « le dernier à décrire les paysans »¹³, ou de Gustave Roud, avec lequel vous ressentez une proximité thématique. Dans le même passage de *Petite brume*, vous ajoutez que « dans les romans contemporains, on voit les tracteurs que de loin ». Ramuz et Roud ont parlé du monde rural sans être paysans. À votre avis, est-ce qu'on peut écrire sur les paysans de la même manière si l'on est soi-même paysan ou pas ?

Il y a peut-être un côté plus folklorique, mais Ramuz, il était quand même dans la région. Il ne mettait peut-être pas les mains, mais il suit les vignerons, il était intégré, il a vraiment vécu ce qu'il écrit. Bon, il y a aussi une dimension mystique qui ne passe plus trop. Aussi un manque d'humour, parfois. Il est certain qu'il y a une différence entre le rapport au réalisme et l'identification intellectuelle, les personnages sont parfois figés dans le lyrisme, les spécificités du monde rural noyées dans la poétique.

Vous avez dit « plus folklorique ». Dans quel sens ?

Plus lyrique, il a toujours un ton mystique, religieux, qui va avec ce plan de travail sur le bien et le mal.

Vous êtes bilingue français et allemand. Avez-vous déjà lu les traductions allemandes de vos livres ?

Oui, forcément, la traductrice ou le traducteur me demande. Et après je les lis quand ils sont publiés. Parfois c'est un peu difficile de me lire en allemand, je ne reconnais pas tout à fait le style. Je trouve que la traductrice a bien trouvé le style dans *Petite Brume*, alors qu'elle était peut-être allée trop loin avant dans *L'écrivain suisse allemand*. Et dans les nouvelles bilingues, la version en allemand est presque mieux que la version en français !

Sélections d'œuvres de Jean-Pierre Rochat en français et en traduction allemande.

- *Berger sans étoiles*, Lausanne, Éd. d'En-Bas, 1984 (réédition : Paris, La Chambre d'échos, 2006).
 - o *Hirt ohne Sterne*, Übersetzung von Elisabeth Profos-Sulzer, Gümligen, Zytglogge, 1986.
- *Mon totem c'est la cheminée de l'usine d'incinération*, Dole, St-Imier, Canevas, 1992.
- *Sur du Rouge vif*, Delémont, Éd. d'Autre Part, 1999.
- *Hécatombe : nouvelles bucoliques*, Paris, La Chambre d'échos, 1999.
- *L'Écrivain suisse allemand*, Delémont, Éd. d'Autre Part, 2012,
 - o *Melken mit Stil*. Übersetzung von Yla M. von Dach, Biel, die brotsuppe, 2015.
- *Journal amoureux d'un boucher de campagne : [affections]*, Paris, La Chambre d'échos, 2014.
- *Lapis-Lazuli*, Genève, Éd. d'Autre Part, 2015.
- *Petite brume*, Genève, Éd. d'Autre Part, 2017.
 - o *Nebelstreif*. Übersetzung von Yla M. von Dach, Biel, die brotsuppe, 2019.
- *Roman de gares*, Genève, Éd. d'Autre Part, 2020.
- *Jeden Tag eine Geschichte / Chaque jour une histoire*, nouvelles, Biel/Bienne, die brotsuppe, 2021.
- *Les mots comme des lapins lâchés dans la nature. Journal d'ici et d'hier*, Paris, La Chambre d'échos, 2022.

Bibliographie sur Jean-Pierre Rochat

GENTIZON, Jean-Michel & Thomas HUNKELER, *Jean-Pierre Rochat – Bien après les jours et les saisons, et les êtres et les pays*. Paris, Edition des Crépuscules, 2022.

¹³ *Petit brume*, Éditions d'Autre part, Genève, 2017, p. 36-37.

VOLDŘICHOVÁ BERÁNKOVÁ, Eva, « De la dissidence esthétique au marketing littéraire : stratégies centrifuges et centripètes des romanciers suisses contemporains ». In : *Ostium*, vol. 19, n° 2, 2023.